

# Rapport sur la marche de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **25 (1889-1890)**

Heft 100

PDF erstellt am: **14.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## RAPPORT

sur la marche de la Société vaudoise des Sciences naturelles,  
présenté à l'assemblée générale du 19 juin 1889, à Lausanne,

par M. CHUARD, président.

MESSIEURS,

Dans le rapport présenté à l'assemblée générale de 1883, le président, M. Rosset, directeur des Salines, vous conviait à célébrer le centenaire de notre Société, en rappelant la fondation de la Société des sciences physiques de Lausanne, qui constitue, en effet, la première tentative heureuse de grouper, en vue d'un travail commun, les naturalistes de notre petite patrie. Ceux d'entre vous qui assistaient à la réunion de 1883 se souviennent, sans doute, de l'intéressante narration qu'ils entendirent des succès et des vicissitudes de la jeune Société, de ses transformations diverses jusqu'à la fondation de notre Bulletin, en décembre 1841.

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, c'est la prochaine apparition du centième numéro de ce même Bulletin qui me permettra de suivre l'exemple de M. Rosset et de jeter un rapide coup d'œil sur le travail accompli depuis cette date mémorable du 23 décembre 1841, où fut prise la décision de publier en un organe indépendant les œuvres de la Société des sciences naturelles.

Elle était plus vaillante que nombreuse, la petite phalange de naturalistes qui, sur l'instigation du professeur E. Wartmann, allait essayer de recommencer l'œuvre que la fin troublée du siècle passé avait interrompue. Pour autant qu'on peut la reconstituer, la Société des sciences naturelles ne comptait guère plus de quatre-vingts membres en 1841, et le premier volume du Bulletin, contenant les travaux des années 1842, 1843 et 1844, est dû à la collaboration de 29 d'entre eux seulement.

Mais dans ce nombre nous trouvons quelques hommes dont l'activité scientifique suffirait à alimenter même une publication plus importante, et auxquels nous devons un souvenir reconnaissant.

C'était d'abord M. *Wartmann*, le professeur de physique de

l'Académie, dont ce premier volume de notre Bulletin porte le nom presque à chaque page. C'étaient ensuite les chimistes *de Fellenberg* et *Rivier*, le D<sup>r</sup> *J. de la Harpe*, *Rod. Blanchet*, *Chavannes*, *Hollard*, *Gilliéron*, *Ch.* et *Math. Mayor*, et d'autres dont la productivité, pour être moins grande, n'a pas été sans laisser des traces durables dans nos premiers Bulletins. On est surpris, en effet, en feuilletant ces premiers volumes, de constater combien peu la plupart de ces travaux ont vieilli, et l'intérêt qu'ils ont conservé.

Le deuxième volume, plus riche encore que le premier, contient les travaux de 1846 à 1848 et nous mène jusqu'au vingtième numéro. Alors surviennent quelques années pénibles, pendant lesquelles, pour diverses causes, la publication du Bulletin se fait avec difficulté.

M. Wartmann n'est plus à Lausanne; il professe à Genève, et tout en continuant à s'intéresser à l'œuvre dont il était le principal fondateur, il diminue d'une manière fort sensible sa collaboration. D'autre part, l'agitation politique de cette époque a dû probablement exercer une influence fâcheuse sur l'activité scientifique de la Société. Les séances n'étaient presque plus fréquentées; souvent elles n'avaient pas lieu, faute d'assistants, et le Bulletin enregistrerait fidèlement cette sorte de dépression de l'esprit scientifique dans notre pays. C'est ainsi qu'en 1850, le seul Bulletin publié est une mince brochure d'un peu plus de vingt pages, ne faisant mention que de cinq séances et de onze communications scientifiques.

Je m'empresse d'ajouter que si l'on représentait graphiquement l'activité de notre Société, sa courbe atteindrait en cette néfaste année son point minimum; dès lors, non-seulement elle se relève, mais un véritable mouvement de renaissance se fait sentir et le Bulletin en reçoit presque aussitôt l'impulsion. M. E. Rambert a fait en quelques traits, dans un de ses derniers écrits, un tableau saisissant de vie et de couleur de l'aurore de cette renaissance, dont il attribue le principal mérite au D<sup>r</sup> J. de la Harpe. Je vous demande la permission de transcrire ici cette page brillante qu'il est bon de conserver à nos successeurs. La voici. M. Rambert décrit d'abord l'état de marasme où étaient tombés la Société et son Bulletin en 1850.

« Cependant, dit-il ensuite, un mouvement de réaction favorable commençait à se dessiner. Les personnes aux mains desquelles était confiée la direction de nos écoles ne paraissaient

point animées d'un zèle très encourageant pour la haute culture; mais il y avait des degrés dans cette tiédeur alarmante et la littérature en ressentait les effets beaucoup plus que les sciences.

» Les mœurs aussi changeaient. Lausanne était de moins en moins la ville aristocratique d'autrefois. Les conditions de la vie moderne ne permettaient plus aux petits rentiers d'y vivre dans la quiétude d'un far-niente inoffensif. L'industrie était en progrès, le commerce devenait plus entreprenant, l'esprit positif du siècle prenait le dessus. Une voie nouvelle s'ouvrait ainsi peu à peu, les esprits s'y engageaient sans trop s'en rendre compte et la science, instrument indispensable de tout développement économique, ne pouvait manquer de recueillir le bénéfice des dispositions et des besoins créés par le changement survenu dans les mœurs.

» Ce fut sous l'empire de ces circonstances favorables, que quelques hommes recherchèrent les moyens de rendre un peu de vie à la Société qui se mourait...

» L'homme de la situation, celui auquel revient plus qu'à tout autre l'honneur de cette résurrection, est sans contredit le D<sup>r</sup> Jean de la Harpe. Un sûr instinct lui fit sentir le vice de l'organisation antérieure. La Société ressemblait trop à une académie au petit pied. Les séances avaient un certain décorum; il était rare qu'on y causât familièrement. On lisait ou écoutait lire des mémoires soigneusement rédigés, ces mémoires allaient à l'impression et formaient seuls le Bulletin qui gardait à peine la trace de ce qui avait pu se passer dans les séances. Avec ce décorum, on paralyse les bonnes volontés, disait de la Harpe; il nous faut des réunions familières, qui aient de l'intérêt et du mouvement, qui attirent les jeunes gens aussi bien que les savants déjà connus et posés, qui leur donnent le goût de la science et fassent régner parmi eux une salubre émulation; des réunions où l'on cause, où chacun puisse apporter le résultat de ses observations de tous les jours sans être retenu par la crainte de trop présumer de lui-même, et d'où l'on sorte avec le désir d'y revenir.

» Ainsi disait Jean de la Harpe, et avec sa bonhomie, sa chaleur communicative, il trouva sans peine à qui parler. La jeunesse avait senti venir le vent nouveau, et parmi les étudiants il s'en trouvait beaucoup chez qui s'était éveillée la curiosité scientifique. En peu de temps, la Société se vit transformée; le nom-

bre des membres grandit rapidement, les séances plus intéressantes attirèrent des assistants nombreux ; au lieu de trois ou quatre, on se trouva vingt, on se trouva trente. Les publications de la Société subirent une transformation analogue ; elles prirent le caractère d'un procès-verbal détaillé, dans lequel s'intercalaient les Mémoires, puis le progrès s'accroissant, les communications devenant plus nombreuses, on fit dans le Bulletin deux parts distinctes, l'une aux procès-verbaux, l'autre aux Mémoires. Cette transformation s'opéra sans bruit, mais assez rapidement vers les années 1851, 1852 et 1853 ; en 1854, le Bulletin prenait sa forme définitive. »

C'est, en effet, comme le dit Rambert, le n° 32 du Bulletin, année 1854, qui le premier paraît avec la distribution dès lors presque invariablement maintenue : les procès-verbaux d'un certain nombre de séances, avec les détails administratifs bons à conserver et un court résumé des communications scientifiques et des discussions qui suivaient. On a ainsi en quelques pages et par fragments successifs, l'histoire de la vie et des travaux de la Société. Une 2<sup>m</sup>e partie renfermant uniquement les Mémoires, ceux-ci mieux séparés, mis en évidence, peuvent plus facilement prendre une forme définitive et un développement qu'ils n'avaient pas avec l'ancienne économie du Bulletin.

Dès ce moment, le Bulletin prend une importance croissante et devient de plus en plus recherché des Sociétés savantes et des Instituts, qui non-seulement acceptent avec empressement l'échange, mais le plus souvent le demandent, de sorte qu'en peu d'années le nombre des Sociétés correspondantes est doublé.

Il devient plus difficile de citer ici les collaborateurs éminents qui, dès cette réorganisation de 1854, ont donné à notre Bulletin une valeur si considérable. Ce passé est si récent que la plupart d'entre eux sont heureusement encore des nôtres, et je ne voudrais pas blesser leur modestie en les désignant. Je me borne à citer, parmi les disparus, R. Blanchet, le botaniste, météorologiste et viticulteur ; Bischoff, auquel je reviendrai ; A. Chavannes, Morlot, Gaudin, Yersin, Marguet, Gay, et les deux de la Harpe, le père et le fils, dont nous entendrons encore parler aujourd'hui.

Enfin une date importante dans l'histoire de notre Bulletin reste à mentionner, c'est celle de 1871, où grâce à la générosité d'un des membres de la Société, Gabriel de Rumine, dont le nom ne saurait être trop souvent rappelé au milieu de nous,

notre modeste publication prend une ampleur nouvelle, que jamais elle n'aurait acquise avec les ressources modestes provenant des cotisations de ses membres.

La nouvelle situation de fortune de la Société des sciences naturelles exigea naturellement un remaniement administratif complet. On en profita pour établir un règlement du Bulletin qui fixa les conditions de publication et les droits et obligations des auteurs. C'est dès cette époque que notre Bulletin a vu ses plus beaux jours, et la décade de 1871 à 1881 comptera, sans doute, longtemps encore comme la plus brillante, au point de vue du nombre et de l'étendue des travaux publiés.

Elle a même, en quelque sorte, porté un léger préjudice aux années suivantes, non que le zèle des membres de la Société se soit ralenti, mais pour des raisons plutôt budgétaires. Les dimensions de notre Bulletin ne dépendent pas toujours du travail des sociétaires; nous avons connu des jours où, si riche que l'ait fait le généreux legs de G. de Rumine, il s'est trouvé trop pauvre pour publier *in extenso*, tout ce qu'on lui offrait, grâce à la diminution de ressources provoquée par l'exubérance de publication des années précédentes.

Maintenant nous pouvons espérer d'être enfin arrivés, après quelques oscillations, à l'état d'équilibre, et notre publication finira, sans doute, par atteindre, sinon une périodicité absolue sur laquelle il serait illusoire de compter, du moins à une régularité qui s'en rapprochera le plus possible. Notre éditeur, M. Roux, qui accomplit avec tant de dévouement une besogne souvent aride et ingrate, nous fait en effet espérer que cette année encore verra sortir de presse les deux Bulletins n<sup>os</sup> 99 et 100 et qu'à l'avenir chaque année comprendra deux Bulletins, paraissant autant que possible avant chaque assemblée générale. Le n<sup>o</sup> 99 est terminé et vous l'auriez déjà entre les mains si l'inondation du 2 juin, qui a dévasté plusieurs rues et quartiers de Lausanne, n'avait pas aussi exercé ses ravages chez le brocheur où se trouvaient tous les exemplaires de ce fascicule. Nous avons craint longtemps d'avoir à vous annoncer la perte complète de tout le tirage, qui nous aurait obligés à un sacrifice financier considérable pour notre Société, la composition du Bulletin étant naturellement détruite. Heureusement nous pouvons espérer que grâce à la vigilance mise au repêchage, nettoyage et séchage des paquets, un nombre d'exemplaires suffisant au service des membres et des Sociétés correspondantes pourront être sau-

vés. Quelques exemplaires devront, sans doute, être rognés d'un peu près, mais chacun comprendra et excusera un défaut qui sera en même temps le souvenir d'un événement heureusement aussi rare que terrifiant pour Lausanne.

Quant au centième numéro, il est commencé, et si nos auteurs veulent bien déposer leurs Mémoires, son apparition précèdera la prochaine assemblée générale.

J'ai dit, il y a quelques instants, que nous pouvions espérer d'être arrivés à l'état d'équilibre entre nos finances et les exigences de notre publication. Qu'il me soit donc permis de rappeler à ceux de nos auteurs que des scrupules ont pu arrêter autrefois, lorsqu'il s'agissait de déposer des mémoires, que notre éditeur ne se plaint pas du tout de pléthore et que les Mémoires qui doivent suivre tant d'intéressantes communications entendues dans les séances, seront accueillis avec grand plaisir par lui. Depuis deux ans, Messieurs, que la partie scientifique de nos procès-verbaux jouit de la publicité des Archives de Genève, il semblerait, jusqu'à un certain point, que la publication des résumés des communications scientifiques tende à se substituer à la publication des Mémoires.

Ce serait grand dommage pour notre Bulletin, car il jouit lui aussi d'une publicité qui n'est pas à dédaigner; mais je suis assuré, Messieurs, qu'il suffit de vous indiquer le fait, et vous vous efforcerez d'y apporter le remède.

Il importe à tous les points de vue que notre Bulletin, s'il ne peut s'agrandir au-delà de certaines limites, ne diminue pas non plus ni en fréquence, ni en étendue. Cela est nécessaire, surtout si nous voulons voir continuer la progression réjouissante du nombre de nos échanges. L'année dernière, ce nombre était de 247, cette année il est monté à 261, et parmi les nouvelles sociétés entrées en relation avec nous, il en est d'une notoriété considérable, je me borne à citer :

L'Académie Léopoldino-Carolina de Halle.

Le Collège royal de physique d'Edimbourg.

L'Académie des mines de Berlin.

La Société de géographie de Berlin.

La Société de biologie de Lille, etc., etc.

Après vous avoir parlé, bien longuement, je le crains, de notre Bulletin qui occupe exceptionnellement la première place dans ce rapport, j'ai à vous donner connaissance des modifications

que l'année écoulée a apportées dans l'état des membres de la Société.

Comme l'an dernier, nous avons malheureusement des pertes douloureuses à enregistrer.

C'est d'abord l'un de nos membres honoraires, *Ch. Martins*, professeur et directeur du jardin botanique de Montpellier; météorologiste et botaniste distingué, il appartenait à la génération des Agassiz et des Desor, dont il fut l'ami et le collaborateur. Il étudia avec eux les glaciers de l'Aar et fut en France, en quelque sorte, l'introducteur de ces théories glaciaires dont l'histoire est liée à celle de notre pays.

Une revision attentive de la liste de nos membres honoraires a fait, en outre, constater le départ, datant déjà de quelques années, de deux des plus anciens: *Th. Andrews* et *Gustave Svanberg*. C'est donc trois membres honoraires que vous aurez aujourd'hui à nommer pour compléter notre liste de cinquante.

Parmi nos membres ordinaires, des pertes bien sensibles sont aussi à constater. Nous avons vu disparaître successivement MM. *Heer-Tschudi*, *Théodore de Meuron*, qui assista encore à la dernière assemblée de Payerne et qui fut jusqu'à la fin un des membres fidèles de notre Société. *M. H. Carrard*, professeur, qui, malgré que son activité se soit déployée dans un autre domaine, nous a conservé jusqu'à la fin l'appui de son nom honoré. Enfin, Messieurs, tout récemment, le 20 avril, nous avons perdu l'un des doyens de notre Société, l'un des membres qui contribuèrent à en faire ce qu'elle est aujourd'hui, et si long que soit déjà ce rapport, je ne puis m'empêcher de consacrer quelques lignes à sa mémoire.

*Henri Bischoff*, né en 1813, était fils d'un des membres fondateurs de notre Société, Jean-Charles Bischoff, pharmacien; il fit son apprentissage de pharmacie chez son père, puis étudia en Allemagne, à Fribourg et à Dresde, où il fut en même temps commis pharmacien, puis à Berlin.

Rentré au pays et fixé comme pharmacien, il devint en 1836 membre de la Société des sciences naturelles; l'entrée dans la vie pratique n'avait pas éteint en lui l'amour de la science, et l'exercice de sa profession ne l'empêcha pas de se tenir au courant du progrès de la chimie vers laquelle il s'était toujours senti attiré. En 1839, il acceptait de donner les leçons de chimie à l'Ecole industrielle, et se trouvait ainsi disposer d'un rudiment de laboratoire; il en profitait pour exécuter nombre d'analyses



intéressantes dont on retrouve les résultats dans les premiers volumes de notre Bulletin. Ces premiers travaux et son enseignement à l'École moyenne attirèrent sur lui l'attention et lorsque à la mort du professeur Mercanton, la chaire de chimie de l'Académie devint vacante, il y fut appelé d'abord à titre provisoire, puis en 1855 comme professeur ordinaire.

C'est à son arrivée à l'enseignement supérieur que commence à proprement parler l'activité scientifique de Bischoff. Dès 1850, le Bulletin enregistre fréquemment ses communications. Ce n'étaient pas toujours, il va sans dire, des travaux originaux, des résultats de longues recherches qu'il apportait aux séances, mais c'étaient des nouveautés intéressantes, des appareils, des produits, des réactions nouvelles qu'il montrait, contribuant ainsi largement à l'œuvre de Jean de la Harpe dont il a été question il y a quelques instants.

En outre, on doit à Bischoff un grand nombre d'analyses, toutes exécutées avec une conscience, une rigueur, qui leur donnent une valeur toute particulière, ainsi les analyses des eaux minérales de Bex, Lavey, Yverdon, et bien d'autres qui sont encore et seront longtemps citées.

On retrouvait dans l'enseignement de Bischoff la conscience qu'il mettait à ses travaux d'analyse. Constamment au courant de tout ce qui se faisait en chimie, pendant ces années fécondes où la théorie atomistique et unitaire démolissait morceau après morceau l'édifice dualistique de Berzélius, Bischoff fut un des premiers professeurs de langue française qui introduisit dans ses cours les idées nouvelles et la notation qui en découle.

La période de 1850 à 1870 fut celle de la plus grande productivité de Bischoff. Quelques années plus tard, la création du laboratoire de contrôle des boissons et denrées lui faisait quitter sa chaire pour diriger le nouvel établissement, où jusqu'au dernier moment il déploya les qualités qui dominent sa vie entière, l'esprit de recherche, la perspicacité, la minutieuse probité scientifique qui donnent leur valeur aux travaux qu'il a laissés.

Messieurs, si nous avons fait les pertes sensibles dont je viens de parler, nous avons, d'autre part, le plaisir de compter d'assez nombreux nouveaux membres. Depuis l'assemblée de Payerne, où nous avons eu déjà le plaisir de recevoir plusieurs candidats, nous avons admis 12 sociétaires, plus celui qui vient d'être proclamé. En tenant compte de deux démissions survenues dans le courant de l'année, le nombre total de nos membres actifs est

aujourd'hui de 124, en augmentation de 6 sur celui de l'année dernière.

Si nous passons au travail effectué pendant l'année écoulée, nous devons mentionner d'abord la publication du n° 98 du Bulletin avec 14 mémoires et les procès-verbaux d'un semestre. Dans les 17 séances qui ont été tenues, nous avons entendu 86 communications scientifiques, soit une moyenne de plus de cinq par séance, chiffre rarement dépassé, si je ne fais erreur. Ces communications sont dues à 31 sociétaires, parmi lesquels six membres forains (MM. Gauthier, Gétaz, Forel, Barbey, Pittier, Cruchet), fait réjouissant qui, espérons-le, se reproduira, si Messieurs les sociétaires fixés hors de Lausanne veulent bien se souvenir qu'il n'est pas nécessaire d'assister à la séance pour y faire une communication et qu'ils trouveront facilement des membres lausannois heureux de présenter leurs observations ou leurs découvertes.

Je n'empiéterai pas, Messieurs, sur le rapport du caissier, puisqu'il a de bonnes nouvelles à vous communiquer, et je termine en souhaitant que le rapport de l'année prochaine puisse, comme ses devanciers, constater les progrès lents, mais réels, de notre chère Société.

## Résumé des comptes pour l'année 1888.

### Compte général.

#### RECETTES

Finances d'entrée, celles perçues . . . . .	Fr.	50	—
Contributions annuelles pour 1888 . . . . .	»	1,720	—
Bulletins vendus . . . . .	»	16	50
Compte d'intérêts, ceux perçus . . . . .	»	3,212	70
Total . . . . .	Fr.	4,999	20

#### DÉPENSES

Bulletin. Impression, brochage, expédition . .	Fr.	1,260	55
Bibliothèque. Traitement du bibliothécaire, frais de port, etc. . . . .	»	293	60
Administration. Frais divers . . . . .	»	908	24
A reporter . . . . .	Fr.	2,462	39